




VALÉRIE J'ESPÈRE

# Les 9 visages de l'âme

Roman






Quand Joti, hypersensible au bord du burn-out, hérite d'une vieille maison isolée, elle pense simplement s'accorder une pause. Mais la demeure, imprégnée d'une étrange présence, en a décidé autrement et devient le théâtre de rencontres impossibles venues d'un autre temps.

Tour à tour, Joti entame un troublant dialogue avec Claire, une disciple de saint François d'Assise, Hannah, une voyante russe déchue, ou encore Selma, une infirmière londonienne de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Toutes semblent lui transmettre des fragments d'autres vies oubliées et un message à décrypter.

À mesure que Joti s'installe, les frontières entre son quotidien et ces apparitions se brouillent. Chaque rencontre fait résonner ses propres blessures et talents, comme des pièces du puzzle de sa vie.

Guidée par une mystérieuse passeuse d'âmes et par Gabriel, un homme au calme déstabilisant, Joti doit comprendre pourquoi la maison l'a choisie et ce que ces âmes ont à lui apprendre...



À travers ses récits et transmissions,  
Valérie J'espère crée des espaces de métamorphose  
et de véritables expériences initiatiques.  
Auteure du best-seller *Et si vous étiez passeur d'âmes ?*  
(éd. Le Lotus et l'Éléphant), elle signe ici  
son premier roman : un récit initiatique puissant.



ISBN : 978-2-38564-215-0



**19,95 euros**  
Prix TTC France

LES 9 VISAGES  
DE L'ÂME

**Animae s'engage pour une fabrication écoresponsable!**



« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure! C'est pourquoi nous choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement, et qu'ils parcourent le moins de kilomètres possible avant d'arriver dans vos mains! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.



Avec la contribution éditoriale de Violaine Chivot  
Correction : Judith Lucet-Hor  
Maquette : Christine Porchat  
Couverture (design et illustration) : Constance Clavel

© 2026 Animae, une marque des éditions Leduc  
76, boulevard Pasteur  
75015 Paris – France  
ISBN : 978-2-38564-215-0

Valérie J'espère

LES 9 VISAGES  
DE L'ÂME

Roman



À Noah et Evan,  
et mes amis de cœur

# 1

**L**a route se rétrécissait depuis vingt minutes, avalée par les chênes. Le GPS avait cessé de donner des instructions – juste un silence digital et une flèche perdue. Joti sourit malgré elle. *Bon signe. Là où Google Maps renonce, l'âme respire.*

Elle coupa la musique. Trop de bruit dans sa tête encore. Respirer. Elle venait ici pour ça. Pour faire taire l'agitation, les visages, la logorrhée du monde qui exige des réponses rapides alors qu'elle n'avait plus que des questions sans réponses.

Elle serra le volant. Depuis des mois, une fatigue persistante l'alourdissait. Son job était devenu une torture et, pour couronner le tout, elle n'arrivait pas vraiment à digérer sa rupture avec David. Clara avait appelé ça « la triple claque cosmique ». Joti, elle, parlait de nettoyage. Même si, en vérité, elle n'avait pas choisi grand-chose. Son corps avait fait grève avant elle.

Une dernière courbe, et la maison apparut.

Un bloc de pierre aux volets clos, posé dans une lumière déclinante. Pas en ruine, mais pas vraiment accueillante non plus. Quelque chose entre les deux. Une maison en veille, qui observait. À la lisière du terrain, elle aperçut un figuier tordu, un détail de la plus haute importance. Pendant une seconde, la scène lui sembla presque irréelle, comme un décor figé qui attendait qu'elle respire pour s'animer.

Elle coupa le moteur. Un silence épais tomba immédiatement.

Puis elle distingua le fredonnement du vent dans les branches nues. Une brise légère, du bois sec, un parfum de feuilles écrasées. Un endroit où le mental n'a pas la main.

Clara avait dit : « Tu vas t'ennuyer au bout de trois jours. Appelle-moi quand tu commenceras à parler aux murs. »

Joti avait haussé les épaules. Là, maintenant, elle avait juste envie de poser sa tête contre la pierre. Sentir si ça vibrait. *Attention, ma bichette, reste discrète sur ces choses-là. Les gens préfèrent quand tu discutes de la météo.*

Elle attrapa la clé que le notaire lui avait donnée. Une vieille clé, lourde et rouillée.

La serrure résista, puis céda.

La maison avait cette odeur unique : poussière propre, cire sèche, quelque chose comme du temps qui dort. Elle entra sans allumer. La pénombre était douce.

Un craquement dans le plafond. Elle se figea. Probablement le bois qui travaille.

Elle posa son sac, s'assit par terre contre le mur. Ferma les yeux.

Son corps, au bout de quelques secondes, se détendit d'un bloc – comme si quelqu'un avait débranché un fil

invisible. Elle inspira. Une larme coula sans prévenir. Pas de tristesse. Juste... une décharge. Ses doigts effleurèrent le parquet. Il était tiède. Elle sentit un souffle – on aurait dit que la maison exhalait. Elle rouvrit les yeux. Aucun fantôme à l’horizon, mais le sentiment étrange de ne pas être seule.

Son téléphone vibra. C’était Clara.

Alors, tu y es ? Enfer rural ou futur paradis ? Fais attention où tu mets les pieds. Si tu tombes sur d’autres lingots : jackpot. Si tu tombes sur des esprits : retour Toulouse immédiat !

Joti hésita un instant. Impossible de décrire précisément ce qu’elle ressentait – encore trop tôt, trop flou.

Elle répondit :

Oui, j’y suis. Cette maison... c’est difficile à expliquer. Elle a un truc. Laisse-moi atterrir et je te redis.

Trois secondes plus tard :

OK, quel mystère ! Je te laisse faire connaissance avec ton manoir hanté. Tiens-moi au courant.

Elle fit le tour : cuisine en carreaux anciens, table en bois massif, quelques casseroles suspendues. Un salon chaleureux avec un fauteuil moelleux et une petite bibliothèque garnie de quelques livres, dont : *L’Amour des commencements*. Elle frissonna.

Dans le grenier, sous une bâche : un miroir ovale, cadre doré piqué. En frottant la surface, son reflet apparut, flou, fragile. Pendant une seconde, elle crut distinguer

une silhouette derrière elle. Un voile de lumière, ou une impression.

Elle paniqua à peine, juste assez pour sentir son cœur taper contre sa gorge.

— Bonjour, murmura-t-elle au miroir.

Sur le seuil en redescendant, il lui sembla entendre une voix.

*Il est temps de dormir un peu, ma bichette.*

Un nouveau craquement. Puis un filet d'air chaud passa comme une caresse.

Elle chuchota, pour elle-même :

— OK, chère maison, on va voir comment tu parles, toi.

Elle accrocha la clé sur un clou. Un geste instinctif. Comme si elle donnait à la maison la permission de garder quelque chose d'elle.

Dehors, le jour basculait.

Joti sentit son cœur se relâcher totalement. Pas une promesse de bonheur, plutôt une promesse de vérité.

C'était déjà pas mal.

## 2

*Quelques semaines plus tôt*

**L**e ciel de Toulouse s'effilochait entre rose et cuivre, pareil à une vieille étoffe. Joti arriva la première au restaurant. Elle aimait être en avance, ça lui donnait l'impression de pouvoir respirer avant d'entrer en connexion avec quelqu'un. La terrasse couverte débordait sur la ruelle. Des guirlandes lumineuses couraient d'un mur à l'autre et l'air sentait bon le vin blanc et les pavés frais.

Elle choisit une table en angle d'où elle pouvait voir les gens sans être vue. Observer était devenu sa gymnastique préférée.

Une femme seule lisait un roman, un couple se disputait en silence, un homme au téléphone articulait « oui, mais pas ce soir », comme si c'était la centième fois.

Joti, elle, inventait le reste. Elle se surprit à murmurer :  
— Tiens, celui-là veut esquiver le repas de belle-maman !

Le serveur la regarda, interloqué.

Elle haussa les épaules.

— Je fais des hypothèses sur la vie !

Elle sourit. Son humour la sauvait de tout, même d'elle-même.

Clara arriva en coup de vent, les cheveux détachés, une jupe qui tournait. Un rire trop fort pour la terrasse, un vrai rayon de soleil.

— Pardon, j'étais coincée derrière un mec en trottinette qui se croyait en mission divine.

Elle s'assit, posa son sac à terre, attrapa le verre de Joti.

— Je peux goûter ?

Joti la regarda, amusée.

— Tu veux dire finir ?

Clara pouffa.

Le serveur passa, carnet en main. Clara commanda sans lire le menu.

— Deux verres de blanc, du houmous. Et si vous avez un plat qui soigne les existences usées, on prend.

Le jeune homme rit, Joti aussi, doucement.

— Alors, demanda Clara, c'est quoi cette tête de psychologue sous antidépresseurs ?

Joti fronça les sourcils.

— J'ai reçu un mail d'un notaire. Allemand.

— Charmant !

— Apparemment, j'aurais hérité d'une maison.

— Tu plaisantes ?

— Non. De mon grand-père paternel que je n'ai jamais connu. Tu sais, le collabo, si on en croit l'histoire familiale.

— Et donc il t'a légué une maison ? Il devait avoir mauvaise conscience !

— Je crois surtout qu'il a eu une vie qu'on ne comprend pas encore.

Clara fronça les sourcils.

— C'est pas un peu louche, ton affaire ?

— Je pensais aussi, mais j'ai vérifié. Le notaire existe, j'ai eu des papiers officiels. J'ai une visio avec lui demain matin.

Clara posa son menton dans la main, moqueuse.

— J'adore. Tu passes ton temps à gérer les dynamiques humaines, et c'est un mort qui t'offre ton prochain séminaire !

Joti rit franchement cette fois.

— Tu sais le pire ? C'est que la maison est située pas si loin d'ici ! Gardouch, un truc comme ça.

Une courte pause. Le jazz en fond. Des voix d'enfants dans la rue.

Puis celle de Clara, faussement grave :

— Tu crois que c'est un signe ?

— J'espère que non. J'ai trop de signes et pas assez de direction.

— Ah, ça, c'est parce que t'as oublié ton GPS intérieur.

— Clara, mon GPS intérieur est en panne depuis six mois. Il me dit juste : « recalcul en cours ».

Clara éclata de rire.

— Toi, t'as besoin de vacances, ma belle. Ou d'un mec avec du silence dans les yeux.

— Ou d'une maison en ruine, c'est presque pareil, non ?!

Un courant d'air subtil fit trembler la flamme d'une bougie. Dans le reflet du verre, Joti aperçut son propre visage – fatigué, mais ravi. Le genre de fatigue qui précède le changement.

Elle soupira lentement.

Tout lui sembla un peu flou : les voix, la lumière, les projets des autres. Elle se demanda depuis combien de temps elle n'avait pas ressenti de désir, pas celui qui brûle, mais celui qui ouvre.

Clara l'observait.

— Tu penses à quoi ?

— À rien. À tout. C'est souvent pareil.

— Tu veux que je vienne demain pendant ta visio ?

— Non, c'est adorable. J'ai besoin de le faire seule. Ça sent la page qui se tourne.

— Alors trinque, ma belle. À ton papi collabo inconnu. Et à ta prochaine connerie spirituelle.

— Et à la tienne !

Les guirlandes commençaient à tourbillonner un peu. C'était l'heure de rentrer. Sans qu'elle puisse dire pourquoi, Joti perçut un infime déplacement en elle – un souffle nouveau.

Le lendemain pendant sa visio, le notaire, dans un français prudent, prit un ton trop poli, comme si chaque mot risquait de rouvrir une cicatrice. Il l'informa qu'après un enchaînement administratif improbable, une succession non réglée avait refait surface. Une maison en France, et un coffre scellé en Allemagne, lié à un certain François Delame, déclaré mort en 1946. Ce fameux grand-père dont le nom n'était jamais prononcé quand elle était petite. Celui auquel elle avait toujours associé le vilain mot de « collabo ».

Pendant cet échange, elle revit le visage contracté de sa grand-mère paternelle – raide, humiliée d'avoir été « la femme d'un traître » – et surtout celui de son père, orphelin portant la honte d'être le fils du diable. Il n'en

avait jamais guéri et l'alcool lui avait servi d'anesthésiant tout au long de sa vie.

Joti signa les derniers documents, l'acte de propriété et l'accès au coffre.

Ce soir-là, affalée dans son canapé, elle ruminait.

En quittant la salle de réunion glaciale du bureau quelques heures plus tôt, elle avait senti un pan entier d'elle-même se détacher, comme un morceau de falaise s'effondrant dans l'océan.

*Je suis coach stratégique pour leaders « éveillés », s'était-elle dit. Mais quelle blague ! C'était censé être différent. C'était censé être vrai.*

*Quand je pense que j'espérais pouvoir transformer les organisations de l'intérieur en apportant du sens, de la bienveillance, de la conscience... J'y croyais de tout mon être : l'humain au centre, la coopération authentique, l'intelligence collective au service d'un dessein plus grand que les résultats trimestriels...*

*Non mais sérieux ? Tu t'es prise pour le Messie, ma pauvre !*

Un client « emblématique », président d'une entreprise verte, éthique, pionnière, avait souri froidement devant le comité exécutif, balayant d'une phrase tout le travail de transformation qu'elle avait entamé avec les équipes.

— Vos séminaires sont charmants, madame Delame, mais ici, ce qu'on attend, c'est du chiffre. Pas de la poésie.

Rires polis autour de la table. Et elle, assise là, en tailleur crème, dossier final dans les mains, le cœur qui se fêlait silencieusement.

Elle revoyait leurs visages : masques de convenance, calculs derrière les regards brillants d'ambition froide. Et elle, parmi eux, soudain étrangère à sa propre vie.

Elle avait quitté le confort du salariat pour suivre enfin ses rêves, dans un monde où la performance étouffe la création. Elle s'était battue pour défendre d'autres façons de travailler, d'autres manières d'être en lien. Puis elle avait perdu ses parents, brutalement. Et elle avait tenu. Pour les autres. Pour ce qu'il fallait faire. Pendant des années, elle s'était consacrée à accompagner, soutenir, réparer, sans vraiment construire pour elle. Elle s'était investie sans relâche, portée par un sens du devoir devenu réflexe, toujours au bord de l'épuisement.

Une colère sourde, presque violente, montait en elle. Joti touchait une forme d'impuissance qui la terrifiait.

*Ben voilà, je suis vieille, c'est ça ! Je suis en train de faire la fameuse crise de la quarantaine. Faut que j'arrête de me poser toutes ces questions métaphysiques sur le sens de la vie... Je me fais pitié !*

Son regard vide glissa le long des étagères et s'attarda sur un tiroir en bas de la bibliothèque. À l'intérieur, comme un trésor caché, un carnet magnifique, cadeau d'une amie très chère.

*Un carnet vierge, un de plus...*

Le cuir était tiède, elle eut la chair de poule et le serra contre elle.

Sa main se crispa quand son téléphone se mit à vibrer. Clara.

Écoute ma beauté : tu sais quoi, ton client écolo marketing, ON S'EN FOUT, oublie-le ! Il ne sait pas ce qu'il perd, l'abruti. Ne va pas me faire une introspection de quatre heures. Mange un truc bien gras et dors.

Joti eut un rire minuscule. Elle posa le portable à côté d'elle.

La lumière du soir tissait sur le sol des ombres d'ambre. Elle s'assit en tailleur. Elle ne savait plus ce qu'elle cherchait, ni ce qu'elle fuyait. Ses doigts tremblèrent légèrement, le carnet sur sa poitrine.

*Peut-on se battre quand on ne sait plus ce qu'on défend ?  
Je croyais sincèrement œuvrer pour le vivant, je découvre  
qu'avec ce petit jeu je me suis laissée mourir un peu chaque  
jour.*

Une évidence se forma dans son ventre, solide.

*Ça fait des années que je donne sans compter. Mais  
qu'est-ce qu'on donne quand on ne sait plus recevoir ?*

Elle avait passé sa vie à soutenir les autres. C'était son costume, c'était ce qu'on aimait chez elle. Et pourtant, elle le comprenait soudain : cette fuite n'était plus une solution. La colère qu'elle tentait de repousser revenait cogner dans son cœur. Elle n'était pas perdue, elle avait juste cessé de s'entendre.

### 3

Joti chercha des bougies pour éclairer un peu le salon, quand elle s'aperçut que l'électricité fonctionnait. Cette maison était en moins mauvais état qu'elle ne l'aurait pensé. Elle était même relativement propre, comme si elle avait été délaissée depuis peu. Elle irait au village dès demain pour en savoir plus. Pour l'heure, elle n'aspirait qu'à une chose : se lover sous la couette.

Allongée sur le lit, Joti fixait le plafond sans parvenir à trouver le sommeil. Son passé remontait en vagues, incontrôlables. Des images furtives... des éclats de voix... le bruit sec d'une porte claquée. Elle se revoyait petite, tremblante derrière l'escalier. Son père, grandiose et terrifiant, hurlait à sa mère de « lâcher son pathétique besoin de reconnaissance », ou l'insultait pour son manque d'épaisseur. Sa mère, debout, les yeux immenses et vides, tenait un torchon comme un drapeau de reddition. Elle connaissait la suite : les vapeurs d'alcool autour de son père se transformaient en tourbillon de colère. Sa mère

essayait les coups jusqu'à oublier que la vie était une grâce.

Cette scène, gravée au fer rouge, était la matrice de toutes ses blessures. L'amour qui humiliait. La force qui écrasait. La soumission et la lâcheté, l'abandon de soi-même. Combien de fois avait-elle entendu « Écoute ma chérie, ton père est malade, il n'est pas conscient de ce qu'il fait, la vie n'est pas qu'une partie de plaisir » ?

Dans un sanglot, elle enfouit son visage dans le coussin rêche. Fallait-il savoir encaisser sans jamais rien dire ? La maladie excusait-elle tout ?

Entre deux rêves, dans cette nuit sans repères, un son léger effleura sa conscience. Un froissement de soie dans les murs. Comme si les pierres anciennes chuchotaient une histoire oubliée.

Ses yeux s'ouvrirent. Elle tendit l'oreille – mais le silence était revenu. Son cœur battait plus vite. C'était vraiment bizarre : cette maison semblait l'observer.

Puis un autre souvenir surgit... plus doux, plus enfoui encore. Un parfum de rose et de jasmin enveloppa ses narines. Elle ressentit la fraîcheur du carrelage sous ses pieds d'enfant. Et, surtout, la voix de sa grand-mère, assise près du grand figuier : « Écoute le souffle, ma petite étoile. Quand ton cœur se serre, c'est que ton âme veut te parler. Pose ta main sur ton ventre. Sens la vie qui danse dedans. Respire. Respire pour elle. »

Elle avait presque oublié. Oublié que, depuis l'enfance, elle portait un don secret sous ses airs sages. Celui de sentir l'énergie avant qu'un mot soit prononcé.

Sa grand-mère kabyle, guérisseuse du village perdu d'Igliali, l'avait initiée sans grands discours. Par l'exemple. Par l'amour discret. Joti revoyait ses mains ridées qui caressaient un dos courbé, ses paroles murmurées au-dessus

d'un front brûlant, sa façon de soigner non pas par la force, mais par la vibration même du cœur.

Elle prit conscience, en cette nuit d'orage intérieur, combien elle s'était éloignée de cette essence. Elle qui voulait soigner le monde ne savait plus comment se soigner elle-même.

Un soupir long, profond, secoua son corps. Et, pour la première fois depuis des mois, un filet d'espérance s'immisça dans sa poitrine. La maison semblait chuchoter elle aussi : « Rappelle-toi. Rappelle-toi d'où tu viens. Rappelle-toi que tu es venue ici-bas pour apprendre à aimer. »

Elle ferma les yeux. Les blessures n'étaient pas des ennemies. Elles étaient les portails du retour à soi. Ce souvenir la ramenait à des moments de bonheur simple, le figuier qui ployait sous les fruits gorgés de soleil, la saveur de miel, délicat et suave, les goûters dans le jardin... Elle se sentait si libre, si détendue dans cet espace où le bruissement du vent dans les arbres lui procurait l'envie de rire et de pleurer de joie devant tant de grâce... Elle n'avait qu'un souhait : jouir à nouveau de cette insouciance, être protégée par la présence tranquille de sa grand-mère, tel un roc imperturbable qui défiait le temps.

Une question se glissa entre ses pensées fatiguées. *Et si, pour être heureuse, il fallait d'abord que je me rappelle qui je suis ?*

Le sommeil l'emporta enfin.

Au petit matin, une lueur laiteuse filtrait à travers les voilages. Joti s'étira lentement, encore engourdie. Son regard se posa machinalement sur le vieux parquet, au pied du lit.

Une clé. Fine, ancienne, placée là comme une évidence.

Elle se leva d'un bond, ses doigts tremblants s'apprêtèrent à la saisir, mais sous ses paumes, rien. Aucun objet, seulement le plancher glacé et le souvenir fugace d'un éclat doré. Elle resta à scruter le sol, le cœur battant. Un murmure glissa dans sa conscience : « Les clés que tu cherches sont en toi. Le verrou est ton guide : *vers où, Joti ? Vers où te portent tes pas ?* »

Elle referma les yeux un instant. Non, elle n'avait pas rêvé. Quelque chose, en elle, avait tourné. Comme une digue sur le point de céder. Comme si la maison elle-même lui avait susurré : « Avance, il est temps. »

Poussée par un élan irrépressible, Joti enfila un châle, descendit pieds nus et ouvrit la porte vitrée vers le jardin. L'air était gorgé de rosée, chaque brin d'herbe brillait comme un filament d'or. Entre les statues moussues, une roseraie s'offrait dans un chaos parfait. Des roses écarlates, ivoire, d'un pourpre profond attirèrent son regard. Elle avança lentement. Sous un vieux chêne, elle sentit un cercle d'énergie paisible. Ici, elle le devinait, elle viendrait souvent. Ici, elle pourrait peut-être déposer son fardeau invisible.

Après un petit déjeuner frugal, un peu fébrile, elle eut envie d'une bonne douche chaude. Ce fut un filet d'eau bien glacé qui l'accueillit. Et le bruit assourdissant des canalisations fit trembler toute la maison. La chaudière était en rade, il fallait s'en occuper. Vite.

Mais qu'est-ce qu'elle s'était imaginé ? « *Chère madame Delame, bienvenue dans votre charmante demeure 5 étoiles, tout confort, avec spa privatif et service voiturier intégré !* » – *bien sûr*. Pour l'instant, c'était plutôt un hammam version cryogénique avec la musique d'ambiance d'un vieux dragon asthmatique qui râlait dans les entrailles de la maison.

Elle se ressaisit vite. Quelle chance, quand même ! Découvrir cet endroit, vestige et peut-être même témoin d'un fragment méconnu de son histoire familiale. Le coffre mystérieux à Berlin avait révélé un trésor digne d'un roman d'aventures : un vrai pactole en lingots d'or, soigneusement emballés... et des carnets cryptés, des lettres en allemand, et des listes de chiffres. Elle avait désormais de quoi retaper les lieux... mais surtout la grâce de s'offrir une pause sans se demander comment payer demain.

*Oui, bon. La maison est à rafraîchir, mais visiblement l'univers m'a validé un virement express ! Gratitude, madame Delame !*

C'était l'heure de partir en quête d'un plombier et de découvrir le bourg.

Le village lui apparut comme un morceau d'hiver oublié entre champs gris et façades ocre. Une rue principale, un marché, des ruelles pavées, un tabac fermé, un salon de coiffure un peu vieillot, et au bout – on aurait dit une anomalie temporelle – un café.

Le Repaire.

Joti poussa la porte.

L'endroit ressemblait à une brocante. Bois brut partout. Tables dépareillées mais patinées par les mains et le temps. Anciennes chaises d'école mélangées à deux fauteuils en velours bordeaux récupérés on ne sait où. Un vieux poêle en fonte ronronnait dans un coin, donnant au lieu une chaleur à laquelle Joti aspirait. Sur le mur du fond, au-dessus du comptoir, un écriteau calligraphié à la craie : « Ici, le wifi est paresseux. Parlez-vous. »

Quelques photos étaient accrochées, en noir et blanc, des gens de la région, des visages simples et francs.

Et, à la place d'une radio variété indigeste, un petit vinyle tournait : guitare acoustique, voix feutrée.

Deux gars jouaient aux cartes près de la fenêtre, rires discrets mais joyeux, comme si la journée promettait d'être une longue récréation. Une vieille dame tricotait dans un coin, concentrée, un vague sourire sur les lèvres. Ici, personne ne faisait semblant. Ça sentait le café, le bois chauffé, et cette odeur indéfinissable des endroits où les gens se connaissent depuis longtemps.

Elle retint un frisson. Après sa nuit agitée et sa douche glaciale, elle avait l'impression de couvrir quelque chose. Elle avança jusqu'au comptoir.

L'homme derrière le bar leva les yeux.

— Bonjour, dit-il.

La voix était nette, sans sucre.

— Bonjour... Vous auriez quelque chose de bien chaud ? Et... le numéro d'un bon plombier, si possible ?

Il hocha la tête, déjà tourné vers la bouilloire.

— Je vous prépare un thé au gingembre. Ça réveille le corps avant le cerveau.

Ses gestes étaient précis, économes. Une gêne minuscule passait par sa mâchoire puis disparaissait aussitôt, à la manière d'une vague qui se retire avant qu'on l'ait vraiment vue. Il posa la tasse.

— Pour vous chauffer, la cheminée... elle fonctionne, dit-il, un peu trop vite. Ça peut dépanner, le temps qu'on règle le reste.

Joti releva les yeux. Rien dans sa demande ne parlait de cheminée.

Comprenant qu'il s'était avancé, il enchaîna :

— Vous êtes la fameuse héritière, non ?

Elle haussa un sourcil.

— « Fameuse » ? Il y avait un concours ?

— Disons qu'on attendait plutôt quelqu'un du coin.

— Désolée d'avoir brisé les pronostics régionaux.

Joti décela tout de suite chez lui un agacement soigneusement contenu.

— Cette maison... je la connais un peu. Il y avait un projet dessus, avant.

— Quel genre de projet ?

Il haussa les épaules, mais son regard ne lâcha pas le sien.

— Une ressourcerie. Un lieu vraiment utile.

Joti eut un léger sourire.

— Et vous comptiez dessus, j'imagine ?

Le rictus qui lui passa sur le visage ressemblait à un aveu.

Elle prit une gorgée. Le thé brûla juste assez pour la ramener dans son corps. Elle saisit sans qu'il le dise : l'électricité dans la maison, la relative propreté... quelqu'un avait circulé, vérifié, sans doute espéré utiliser cette maison.

— Je tombe mal, alors ? insista-t-elle. Vous n'aviez pas envisagé que quelqu'un vienne s'en emparer pour en faire une petite maison de vacances pour *bobos* ?

Il la dévisagea avec une pointe de mépris.

Elle eut un rire sec, presque nerveux. En même temps, il n'avait rien dit de tel. Elle ajouta :

— Si c'est ce que vous projetez sur moi, vous me jugez sans me connaître.

— Vous le faites très bien toute seule ! Cela dit, ici, la méfiance, c'est une compétence locale.

— Eh bien, vous êtes très doué.

— Je pratique.

— Vous auriez quand même un contact de plombier ? répéta-t-elle, plus douce.

— Oui. Je vous l'écris. Il devait passer, de toute façon.

Il griffonna un nom sur une carte du Repaire, la poussa vers elle, puis poursuivit, après une micro-hésitation :

— Et si la cheminée tire mal, ne forcez pas. Je... on viendra voir.

Joti inclina la tête, mal à l'aise.

Cette phrase restait entre eux, comme une planche posée au-dessus d'un vide.

— Faites attention, l'héritière : les murs de cette maison gardent tout. Même ce qu'on ne veut pas entendre...

— Vous êtes si prévenant, merci. Et au fait, l'héritière s'appelle Joti Delame, et vous ? Vous êtes ?

— Gabriel.

— Ah, vous n'avez pas de nom ?

Elle se reprit.

— Désolée, je suis un peu à cran. Merci, Gabriel, pour votre aide. Je ne vous ennuie pas plus longtemps.

Elle était pressée de s'en aller. Elle contacta directement le plombier qui lui promit de passer en fin d'après-midi. Elle se donna la peine, malgré la fatigue, de faire le plein au marché. Elle avait besoin de se concocter de bonnes soupes pour se revigorer.

## 4

**A**près avoir allumé un feu dans la grande cheminée, Joti s'effondra dans le vieux canapé. Elle voulait découvrir un peu plus la maison mais ses membres refusaient de bouger. Le « Gabriel » restait coincé quelque part dans sa gorge. La chaleur des flammes l'enveloppa. Sa respiration ralentit. Elle eut juste le temps de penser : *Je vais fermer les yeux deux minutes...*

La fièvre prit le relais, telle une main invisible tirant un rideau lourd entre elle et le monde. Son corps l'abandonna, mais sa conscience glissa ailleurs. Un espace intérieur s'ouvrit. Un seuil ténu. Une brume blanche rosée s'éleva du sol et le présent s'effaça d'un seul trait.

Dans cet état suspendu, Joti marche le long d'un chemin de forêt. D'autres pas résonnent... sur un sentier en terre battue, bordé de grands chênes centenaires aux racines entrelacées comme des prières.

Un parfum d'humus flotte dans l'air... Ses narines captent aussi des odeurs de laine mouillée, de pain noir et de corps fatigués. Une frêle silhouette se dégage de ce décor d'un autre temps, une petite fille qui avance pieds nus sur les cailloux. Vêtue chichement d'une bure de laine grise avec une fine corde nouée sur la taille comme un serment. À ses côtés, un garçon sensiblement du même âge, neuf ou dix ans. Il a l'air si sérieux, il marche avec prestance malgré la route cabossée. Ils semblent appartenir à la même fratrie. Leurs visages sont maigres, dévorés par la faim et le vent, mais leurs yeux ont cet éclat que seuls possèdent ceux qui ont tout perdu.

Ils rejoignent un groupe de pèlerins : des femmes et des hommes en capuches grises, chapelets de bois enroulés aux poignets, voix basses qui chantent des psaumes avec une ferveur exaltée. Ils sont comme guidés par une voix bien plus vaste que la leur, une voix qui a le goût du sacré. Ils parlent d'un homme extraordinaire, qui a prêché la joie dans la pauvreté, qui appelle les oiseaux « frères » et les pierres « sœurs ». Un homme qui a renoncé aux richesses de son père pour épouser Dame Pauvreté. Un saint, saint François d'Assise.

Le soir arrive, autour du brasier, la fillette ramasse des herbes – sauge, thym, menthe – pour soigner les pieds blessés et les cœurs fatigués. Ses mains sont fines et habiles, elle prépare des cataplasmes, avec des gestes simples mais précis. Avec cette grâce subtile de celles qui consacrent leur vie entière à consoler.

Dans cette nuit brillante d'étoiles, la jeune fille chuchote une prière apprise par cœur : « Seigneur, fais de moi un instrument de ta paix... là où il y a de la haine, que je mette l'Amour. » Étrangement, Joti, derrière ces mots, entend tout autre chose : « Fais de moi ce que tu veux,